

CE QUE NE PEUT PAS LA LITTÉRATURE¹

Olivier REY

Certains auront reconnu, dans le titre de cet article, une allusion à l'ouvrage intitulé *Ce que peut la littérature*, publié en 2006, dans lequel Alain Finkielkraut a réuni une sélection d'émissions « Répliques » consacrées à la littérature. Alain Finkielkraut a publié trois ans plus tard *Un cœur intelligent*, livre dont voici le propos liminaire :

Le roi Salomon suppliait l'Éternel de lui accorder un cœur intelligent.

Au sortir d'un siècle ravagé par les méfaits conjoints des *bureaucrates*, c'est-à-dire d'une intelligence purement fonctionnelle, et des *possédés*, c'est-à-dire d'une sentimentalité sommaire, binaire, abstraite, souverainement indifférente à la singularité et à la précarité des destins individuels, cette prière pour être doué de perspicacité affective a, comme l'affirmait Hannah Arendt, gardé toute sa valeur.

Dieu cependant se tait. Il nous regarde peut-être, mais Il ne nous répond pas, Il ne sort pas de son quant-à-soi, Il n'intervient pas dans nos affaires. Quoi que nous en ayons, quoi que nous imaginions pour meubler Son emploi du temps et pour nous convaincre de Son activisme, Il nous abandonne à nous-mêmes. Ce n'est ni directement à Lui, ni à l'Histoire, cet avatar moderne de la théodicée, que nous pouvons adresser notre supplique avec quelques succès, c'est à la littérature. Cette médiation n'est pas une garantie : sans elle toutefois, la grâce d'un cœur intelligent nous serait à jamais inaccessible. Nous connaîtrions peut-être les lois de la vie, mais non sa jurisprudence².

Sans doute est-il bon de se rappeler la teneur exacte de la prière adressée par Salomon au Seigneur : « Donne à ton serviteur un cœur plein de jugement pour gouverner ton peuple, pour discerner entre le bien et le mal » (1 R 3, 9). Et parce que Salomon n'a pas demandé une longue vie, des richesses, ou la mort de ses ennemis, c'est-à-dire qu'il n'a pas demandé la domination, le Seigneur accède à sa prière, et lui donne un cœur sage et intelligent. Est-il sensé d'adresser pareille demande à la littérature ?

¹ Conférence prononcée à l'occasion du colloque « Simone Weil et la littérature : écrivain, lectrice, critique » (FIAP Jean Monnet, Paris, 21-22 octobre 2018).

² *Un cœur intelligent*, Paris, Stock/Flammarion, 2009, p. 9-10.

LES ENSEIGNEMENTS DE LA LITTÉRATURE

Si pareille question mérite examen, une autre semble devoir au préalable être posée : comment en est-on venu à pouvoir adresser une telle demande à la littérature ? Claude Lévi-Strauss a remarqué qu'au fil de l'histoire de la civilisation occidentale, la pensée mythique s'est affaiblie et a disparu pour laisser place, à partir du XVII^e siècle, d'une part à la réflexion scientifique, d'autre part à l'expression romanesque³. Le développement de la science moderne et le développement du roman ne sont pas seulement concomitants, ils ont partie liée. Dans leur opposition même en effet, science et littérature composent une forme d'équilibre – un équilibre par arcs-boutants. Comme l'écrit Kundera dans *L'Art du roman* : « Pour moi, le fondateur des Temps modernes n'est pas seulement Descartes mais aussi Cervantès. [...] S'il est vrai que la philosophie et les sciences ont oublié l'être de l'homme, il apparaît d'autant plus nettement qu'avec Cervantès un grand art européen s'est formé qui n'est rien d'autre que l'exploration de cet être oublié⁴ ». Si la science a tourné le dos à l'expérience que les hommes font de leur monde et du monde comme sens, cette expérience ne devient pas pour autant, dans le même mouvement, un impensé radical, mais elle est pensée *ailleurs* : dans le roman.

Un point doit donc être souligné : la connaissance que la littérature est à même d'apporter n'entre nullement en concurrence avec le type de connaissance apporté par la science. Sur son propre terrain, la science moderne est sans rivale. L'erreur, cependant, serait de penser que ce terrain peut s'étendre jusqu'à tout recouvrir, ou que l'on puisse passer toute sa vie sans sortir dudit terrain. « Les objets dont il faut nous occuper sont ceux-là seuls que nos esprits paraissent suffire à connaître d'une manière certaine et indubitable », écrit Descartes dans ses *Règles pour la direction de l'esprit* (Règle II). Mais cette règle cartésienne ne peut avoir de vertu qu'en science. Dans la vie courante, nous sommes sans cesse confrontés à des questions que nous ne pouvons ni trancher de façon certaine et indubitable, comme au terme d'un raisonnement mathématique, ni pour autant laisser de côté, parce qu'elles appartiennent à la substance même de notre existence. Sur ce terrain-là, c'est-à-dire de la raison pratique, la littérature a son mot à dire. Comme l'écrit Jacques Bouveresse :

Présenter le roman lui-même comme nous fournissant une espèce non scientifique de connaissance de l'homme peut avoir un inconvénient sérieux, qui est de faire de la connaissance en question une chose qui ressemble beaucoup trop à une forme rivale de connaissance propositionnelle, alors qu'il s'agit en réalité [...] essentiellement d'autre chose. C'est là qu'intervient le concept de connaissance pratique, autrement dit, d'une connaissance qui n'est pas, comme celle de la science théorique, propositionnelle et qui a un rapport direct avec la question de savoir comment nous pouvons ou devons vivre. Ce qui confère ici une importance particulière à la littérature est le fait que, comme le dit Putnam, « l'imagination et la sensibilité

³ Voir *De près et de loin*, entretien avec Didier Éribon, Paris, Odile Jacob, 1988, p. 243.

⁴ *L'Art du roman* [1986], Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1995, p. 15.

sont des *instruments* essentiels du raisonnement pratique ». Nous avons besoin de la littérature pour étendre notre imagination et notre sensibilité morales et améliorer ainsi notre aptitude au raisonnement pratique⁵.

Retenons que dans le domaine de la raison pratique, les connaissances que la littérature est à même de dispenser ne sont pas des connaissances « faute de mieux » (c'est-à-dire faute de réussir à atteindre des connaissances de type scientifique), mais des connaissances dont la nature est adaptée à celle des questions concernées. Il est des questions dont même la philosophie la plus déliée et la moins dogmatique se révèle encore incapable de se saisir de façon adéquate. Il est des vérités morales que seule la littérature, dans ce qu'elle a de meilleur, peut approcher sans mensonge.

La littérature ne peut conserver un lien essentiel avec la morale que parce que la morale n'a justement pas le genre de simplicité et d'univocité que lui attribue l'idéalisme. « Vous pouvez, dit Iris Murdoch, connaître une vérité, mais si elle est un tant soit peu compliquée, vous devez être un artiste pour ne pas l'énoncer comme un mensonge. » Il est tout à fait possible que, par manque d'attention à la complexité de la vie morale ou parce que ses moyens ne sont pas adaptés à sa représentation, la philosophie morale, et spécialement l'idéalisme moral, soient condamnés à énoncer comme des mensonges des vérités que la littérature est beaucoup plus à même d'exprimer adéquatement⁶.

On ne saurait sous-estimer les enjeux. Faute d'aliment qui lui convienne, la vie morale dépérit, s'atrophie – et cela prépare des catastrophes. On pourra objecter que l'existence d'une grande littérature et la large diffusion d'une culture littéraire n'ont pas empêché l'Europe de connaître, au cours de la première moitié du XX^e siècle, de telles catastrophes. À cela, on peut répondre :

— premièrement, que la culture littéraire ne soit pas une garantie contre la barbarie ne suffit pas à affirmer qu'elle ne soit d'aucune utilité contre la barbarie : qui peut dire que sans elle, les choses n'auraient pas été encore pires ?

— par ailleurs, au début du XX^e siècle les sociétés européennes, toutes pénétrées de culture littéraire qu'elles pouvaient sembler, avaient aussi développé de très puissants moyens pour ne pas entendre ce que la littérature avait à leur dire.

L'un de ces moyens consistait à l'encenser à proportion même qu'on se dispensait de la prendre au sérieux. Comme le dit Bouveresse, la meilleure façon de neutraliser la littérature pourrait bien être

celle qui consiste à la combler d'honneurs et à faire en même temps en sorte qu'elle n'exerce aucune influence sérieuse sur le traitement des questions réellement importantes. [...] On ne professe jamais autant de respect pour les idées, qu'il s'agisse de celles qui sont développées de façon abstraite dans les ouvrages de philosophie ou de celles qui le sont de façon concrète dans

⁵ *La Connaissance de l'écrivain. Sur la littérature, la vérité & la vie*, Marseille, Agone, 2008, p. 63-64.

⁶ *Ibid.*, p. 138.

les romans, que lorsqu'on est bien décidé à tout faire pour qu'elles ne soient pas réellement prises au sérieux. Ce n'est après tout rien d'autre que le résultat d'une nouvelle application du principe de la division du travail, qui permet à l'homme d'aujourd'hui, qui sait qu'on ne peut pas se comporter de nos jours autrement que comme un commerçant, de réussir à être en même temps un idéaliste par procuration⁷.

La littérature était certes présente dans la société européenne. Mais elle l'était bien moins que la presse : l'Européen était devenu, davantage qu'un lecteur de romans, un lecteur de journaux.

Un des reproches principaux que Karl Kraus adresse à la presse est précisément d'avoir tué l'imagination et, du même coup, la sensibilité, ce qui a rendu possibles des catastrophes, qui pouvaient sembler à première vue inconcevables, comme celle de la Première Guerre mondiale, pour ne rien dire de celles qui ont suivi. Kraus qualifie les meurtriers de l'imagination des meurtriers de l'humanité elle-même, et il considère que c'est essentiellement sur les grandes œuvres de la littérature que l'on doit s'appuyer pour entretenir et fortifier l'imagination⁸.

À suivre Kraus, il apparaît donc comme tout à fait injuste de reprocher à la littérature de ne pas avoir empêché certaines Bérézinas morales : ce à quoi il faudrait s'en prendre, c'est moins à son incapacité qu'à ce qui a couvert sa voix.

Par rapport aux romans, les reportages et analyses qu'on lit dans la presse prétendent être plus vrais. Mais ici, il conviendrait de réfléchir à ce que l'on entend par vérité – et, en particulier, sur ce qui distingue une connaissance exacte d'une vérité. Sur ce point, Simone Weil est susceptible de nous aider. Rappelons le critère qu'elle donne pour décider si une connaissance a rapport ou non à la vérité :

L'acquisition d'une connaissance fait dans certains cas approcher de la vérité, mais dans d'autres cas n'en approche pas. Comment discerner les cas ? Si un homme surprend la femme qu'il aime et à qui il avait donné toute sa confiance en flagrant délit d'infidélité, il entre en contact brutal avec de la vérité. S'il apprend qu'une femme qu'il ne connaît pas, dont il entend pour la première fois le nom, dans une ville qu'il ne connaît pas davantage, a trompé son mari, cela ne change aucunement sa relation à la vérité. Cet exemple fournit la clef. *L'acquisition des connaissances fait approcher de la vérité quand il s'agit de la connaissance de ce qu'on aime, et en aucun autre cas*⁹.

On tient là une des raisons pour lesquelles la littérature peut nous faire approcher de certaines vérités mieux que d'autres formes écrites – que ce soit le journalisme, ou la philosophie – : elle est capable de nous faire aimer (ou détester) les personnes dont elle parle, de nous lier affectivement à elles. Pourquoi un penseur politique comme Orwell a-t-il écrit des romans ? Parce que, avait-il constaté, « on ne se débarrasse pas d'une croyance en

⁷ *Ibid.*, p.167.

⁸ *Ibid.*, p. 166.

⁹ *L'Enracinement*, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 7 tomes et 15 vol., publiés à partir de 1988 (dans la suite OC), t. V, vol. 2, p. 319.

démontrant qu'elle est irrationnelle. Il ne sert à rien non plus, selon mon expérience, de parler de la persécution des Juifs en Allemagne. Ce genre de choses rebondit sur la conscience de celui qui a quelque disposition à l'antisémitisme comme des petits pois sur un casque en acier¹⁰ ». Au lieu d'écrire une étude ou un pamphlet contre le stalinisme, Orwell a écrit *1984*.

L'ouvrage de Frédérique Leichter-Flack, *Le Laboratoire des cas de conscience*¹¹, s'ouvre sur un cas examiné dans le Talmud de Babylone. Deux hommes marchent dans le désert, dont un seul a une gourde. S'il garde toute l'eau pour lui, il aura tout juste assez de forces pour rejoindre un lieu habité, mais son compagnon mourra ; s'il partage l'eau, les deux mourront. Sur la conduite à tenir, les avis des rabbins divergent. Quant aux raisons de cette divergence, il est permis de s'interroger : tient-elle à une différence dans la hiérarchie des principes éthiques, ou à une différence dans la manière qu'a chacun de se représenter concrètement la scène, à partir des très maigres éléments fournis ? Car pour émettre un avis sensé sur un pareil dilemme « il manque l'essentiel, c'est-à-dire les détails. [...] Comment peut-on décider de ce qu'il est juste de faire quand il nous manque autant d'informations pour asseoir notre arbitrage ? » Il en va souvent ainsi des cas de conscience examinés par les traditions, ici talmudique, ailleurs philosophique : on ne peut s'empêcher de penser que notre indécision, face aux situations qu'elles nous proposent, tient d'abord à leur caractère artificiel, squelettique, « sous-déterminé ». Dans la réalité, tant d'autres éléments interviendraient, dont certains feraient pencher la balance dans un sens ou dans un autre.

Les dilemmes éthiques ne sont pas, pour autant, une pure invention de maîtres de sagesse, de philosophes, de dialecticiens. Lorsque le réel nous confronte à de tels dilemmes, où trouver les ressources propres à éclairer notre jugement ? Selon Simone Weil, adopter la position juste ne résulte pas de l'application de principes, aussi raffinés et sophistiqués soient-ils, mais de l'attention portée à une situation. « D'une manière générale, les erreurs les plus graves, celles qui faussent toute la pensée, qui perdent l'âme, qui la mettent hors du vrai et du bien, sont indiscernables. Car elles ont pour cause le fait que certaines choses échappent à l'attention¹² ». Voilà pourquoi les réflexions éthiques théoriques, aveugles qu'elles sont à la matière même du réel, se révèlent, en pratique, d'un maigre secours. D'un autre côté, il ne suffit pas d'ouvrir les yeux pour voir. Comme le disait Péguy, il faut toujours dire ce que l'on voit, mais « surtout il faut toujours, ce qui est plus difficile, voir ce que l'on voit¹³ ». Pour être capable de voir ce que l'on voit, il faut que notre attention soit préparée ; pour pénétrer véritablement une situation il est utile, voire indispensable, de pouvoir la comparer à d'autres.

¹⁰ *À ma guise. Chroniques 1943-1947*, trad. Frédéric Cotton et Bernard Hoepffner, Marseille, Agone, coll. « Banc d'essais », 2008, p. 86.

¹¹ Paris, Alma, 2012.

¹² *L'Enracinement*, OC V 2, p. 289.

¹³ *Notre jeunesse*, in *Œuvres en prose complètes*, éd. Robert Burac, 3 vol., Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1987-1992, t. III, p. 139.

Or notre expérience concrète est limitée : il est donc bon qu'elle se double d'une expérience fictionnelle. Non seulement cette dernière est à même d'aiguiser nos facultés d'attention, mais encore, en s'offrant à la réflexion commune, elle permet la confrontation des points de vue et l'élaboration d'une sagesse partagée. D'où, entre la *bêtise* de l'abstraction théorique et l'*idiotie* des faits, la place éminente de la littérature. La littérature « porte en elle une formidable réserve de sens que le raisonnement théorique ne peut combler. Elle apprend à faire avec l'émotion, à ne pas croire qu'en matière de justice les idées peuvent suffire. [...] Refuge de la complexité du monde, [elle] est le lieu des questions ouvertes qui résistent à toutes les réponses provisoires que chaque époque, chaque société formule pour elle-même¹⁴ ».

LES LIMITES DE LA LITTÉRATURE

Cependant, la littérature ne saurait avoir les vertus dont nous l'avons créditée sans être sujette à des vices aussi graves. Il y a de bons livres, mais il y en a aussi de mauvais, très nombreux. On range sous le label de littérature une quantité énorme d'ouvrages insignifiants ou de très basse qualité qui, par amalgame, jettent la suspicion sur l'ensemble. La mauvaise littérature ne fait que rabâcher les manières de voir en cours, approfondir l'ornière des pensées ordinaires et cultiver une imagination frelatée. Cette production médiocre est, pour partie, réponse à un besoin – il y a une demande d'ignorance comme il y a une demande de savoir. Elle est, pour une autre part, un aveu d'impuissance – car il faut du génie pour que la littérature soit à la hauteur de ses possibilités, et réussisse à exprimer sans fausseté les réalités complexes de la vie psychique : « L'art est un beurre d'une espèce particulière, s'il n'est pas extra, de la qualité la plus fine, il sent aussitôt la margarine¹⁵. »

Ajoutons une chose : parmi les bons livres, il y en a encore de mauvais. Oscar Wilde affirme, dans la préface de *Dorian Gray*, que « l'appellation de livre moral ou immoral ne répond à rien. Un livre est bien ou mal écrit. Et c'est tout ». Orwell, quant à lui, ne partageait pas ce jugement.

Ce que nous demandons avant tout à un mur, c'est qu'il tienne debout. S'il tient debout, c'est un bon mur, et savoir à quoi il sert est une tout autre question. Et pourtant, le meilleur mur du monde mérite d'être abattu s'il entoure un camp de concentration. De même, il devrait être possible de dire : « Voici un bon livre, ou un bon tableau, et il devrait être brûlé en public par le bourreau. » Si l'on ne peut pas dire cela, au moins en imagination, on ne tient pas compte du fait qu'un artiste est aussi un citoyen et un être humain¹⁶.

¹⁴ Frédérique Leichter-Flack, *Le Laboratoire des cas de conscience*, Paris, Alma, 2012.

¹⁵ Witold Gombrowicz, *Journal [1957-1966]*, 2 vol., Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1995, t. 2, p. 299-300.

¹⁶ « L'immunité artistique : quelques notes sur Salvador Dali » [1944], in *Tels, tels étaient nos plaisirs, et autres essais (1944-1949)*, trad. Anne Krief, Bernard Pecheur et Jaime Semprun, Paris, Éditions de l'Encyclopédie des nuisances / Ivrea, 2005, p. 15.

Simone Weil pensait de même. Dans une lettre d'avril 1941 adressée aux *Cahiers du Sud*, sur les responsabilités de la littérature, elle écrit :

Les écrivains n'ont pas à être des professeurs de morale, mais ils ont à exprimer la condition humaine. Or rien n'est si essentiel à la vie humaine, pour tous les hommes et à tous les instants, que le bien et le mal. Quand la littérature devient par parti pris indifférente à l'opposition du bien et du mal, elle trahit sa fonction et ne peut prétendre à l'excellence¹⁷.

Quelques mois plus tard, dans un article intitulé « Morale et littérature », elle renchérit :

Les écrivains et les lecteurs passionnés crieront que l'immoralité n'est pas un critère esthétique. Mais il faudrait qu'ils prouvent, ce qu'ils n'ont jamais fait, qu'il ne faut appliquer à la littérature que des critères esthétiques. Comme les lecteurs ne constituent pas une espèce animale particulière, comme ceux qui lisent sont les mêmes qui accomplissent quantité d'autres fonctions, il est impossible que la littérature soit soustraite aux catégories du bien et du mal auxquelles toutes les activités humaines sont soumises. Toute activité a rapport deux fois au bien et au mal, dans son exécution et dans son principe. Ainsi un livre d'une part peut être bien ou mal fait, et d'autre part peut procéder soit du bien, soit du mal¹⁸.

Par ailleurs, relève Simone Weil, il est dans la nature de la littérature que de présenter le bien sous un jour moins attrayant et le mal sous un jour moins accablant qu'ils ne sont en réalité. En effet :

Rien n'est beau, merveilleux, perpétuellement nouveau, perpétuellement surprenant, chargé d'une douce et continuelle ivresse, comme le bien. Rien n'est désertique, morne, monotone, ennuyeux comme le mal. Il en est ainsi du bien et du mal authentiques. Le bien et le mal fictifs ont le rapport contraire. Le bien fictif est ennuyeux et plat. Le mal fictif est varié, intéressant, attachant, profond, plein de séduction. [...] L'irréalité ôte toute valeur au bien¹⁹.

Un passage d'*À la recherche du temps perdu* montre que Proust était parfaitement conscient du phénomène décrit par Simone Weil. Le passage en question, qu'il vaut la peine de citer en entier, se situe à la fin de la première partie du *Temps retrouvé* – nous sommes alors pendant la Grande Guerre.

Je vis peu Françoise pendant ces quelques jours, car elle allait beaucoup chez ces cousins dont maman m'avait dit un jour : « Mais tu sais qu'ils sont plus riches que toi. » Or, on avait vu cette chose si belle, qui fut si fréquente à cette époque-là dans tout le pays et qui témoignerait, s'il y avait un historien pour en perpétuer le souvenir, de la grandeur de la France, de sa grandeur d'âme, de sa grandeur selon Saint-André-des-Champs, et que ne révélèrent pas moins tant de

¹⁷ *Cahiers du Sud*, n° 310, 2^e semestre 1951, p. 426-430 ; OC IV 1, p. 72.

¹⁸ *Cahiers du Sud*, n° 263, janvier 1944, p. 40-45 ; OC IV 1, p. 92.

¹⁹ *Ibid.*, p. 90-91. Simone Weil écrit également : « *Littérature et morale*. Le mal imaginaire est romantique, varié, le mal réel morne, monotone, désertique, ennuyeux. Le bien imaginaire est ennuyeux ; le bien réel est toujours nouveau, merveilleux, enivrant. [POURQUOI CELA ?] Donc la "littérature d'imagination" est ou ennuyeuse ou immorale (ou un mélange des deux). Elle n'échappe à cette alternative qu'en passant en quelque sorte, à force d'art, du côté de la réalité – ce que le génie seul peut faire » (Cahier 4, OC VI 2, p. 147).

civils survivant à l'arrière que les soldats tombés à la Marne. Un neveu de Françoise avait été tué à Berry-au-Bac qui était aussi le neveu de ces cousins millionnaires de Françoise, anciens cafetiers retirés depuis longtemps après fortune faite. Il avait été tué, lui, tout petit cafetier sans fortune qui, à la mobilisation, âgé de vingt-cinq ans, avait laissé sa jeune femme seule pour tenir le petit bar qu'il croyait regagner quelques mois après. Il avait été tué. Et alors on avait vu ceci. Les cousins millionnaires de Françoise, et qui n'étaient rien à la jeune femme, veuve de leur neveu, avaient quitté la campagne où ils étaient retirés depuis dix ans et s'étaient remis cafetiers, sans vouloir toucher un sou ; tous les matins à six heures, la femme millionnaire, une vraie dame, était habillée ainsi que « sa demoiselle », prêtes à aider leur nièce et cousine par alliance. Et depuis plus de trois ans, elles rinçaient ainsi des verres et servaient des consommations depuis le matin jusqu'à neuf heures et demie du soir, sans un jour de repos. *Dans ce livre, où il n'y a pas un seul fait qui ne soit fictif, où il n'y a pas un seul personnage « à clefs », où tout a été inventé par moi selon les besoins de ma démonstration, je dois dire, à la louange de mon pays, que seuls les parents millionnaires de Françoise ayant quitté leur retraite pour aider leur nièce sans appui, que seuls ceux-là sont des gens réels, qui existent* [nous soulignons]. Et persuadé que leur modestie ne s'en offenserait pas, pour la raison qu'ils ne liront jamais ce livre, c'est avec un enfantin plaisir et une profonde émotion que, ne pouvant citer les noms de tant d'autres qui durent agir de même et par qui la France a survécu, je transcris ici leur nom véritable : ils s'appellent, d'un nom si français, d'ailleurs, Larivière. S'il y a eu quelques vilains embusqués, comme l'impérieux jeune homme en smoking que j'avais vu chez Jupien et dont la seule préoccupation était de savoir s'il pourrait avoir Léon à 10 h. ! « parce qu'il déjeunait en ville », ils sont rachetés par la foule innombrable de tous les Français de Saint-André-des-Champs, par tous les soldats sublimes auxquels j'égalais les Larivière²⁰.

Proust a bien mesuré que dans son livre « où il n'y a pas un seul fait qui ne soit fictif », quand il entend célébrer le bien il lui faut sortir de la littérature pour affirmer que ce bien dont il parle n'est pas fiction mais réalité – « seuls ceux-là sont des gens réels, qui existent », écrit-il des Larivière, dont il cite le nom exact. Et puis, cette courte parenthèse refermée, la narration reprend, nous retrouvons les personnages fictifs et leurs turpitudes. Il ne saurait en aller autrement, nous dit Simone Weil :

La littérature étant surtout faite de fiction, l'immoralité en semble inséparable. C'est bien à tort qu'on reproche aux écrivains d'être immoraux, à moins qu'on ne leur reproche en même temps d'être écrivains, comme on avait le courage de le faire au XVII^e siècle.

Chercher un remède à l'immoralité des lettres, c'est une entreprise tout à fait vaine. Le génie est l'unique remède, et la source n'en est pas à la portée de nos efforts. Mais ce qui peut et doit être corrigé, par la considération même de cette immoralité irrémédiable, c'est l'usurpation par les écrivains d'une fonction de direction spirituelle qui ne leur convient aucunement. Seuls les génies de premier ordre dans leur pleine maturité sont aptes à l'exercer. [...] Cette usurpation date du XVIII^e siècle et surtout du romantisme. Elle a mis dans la littérature une enflure messianique tout à fait contraire à la pureté de l'art. Autrefois les écrivains étaient les domestiques des grands. Cette position impliquait des situations souvent très pénibles,

²⁰ *À la recherche du temps perdu* [1913-1927], éd. Jean-Yves Tadié, 4 vol., Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1987-1989, t. 4, p. 424-425.

mais elle était bien plus favorable que l'illusion messianique, non seulement à la santé morale des écrivains et du public, mais aussi à l'art lui-même²¹.

Les prêtres, durant les siècles où la direction spirituelle leur incombait, ont sans doute, souvent, mal rempli leur fonction. Mais au moins, cette fonction, ils avaient quelque titre à l'exercer. Il entraînait dans leurs devoirs d'en appeler à suivre et imiter le Christ, ce qui fait que même par leur personne défaillante, du bien pouvait être transmis. On ne peut en dire autant des écrivains et des savants qui, à l'époque dite des Lumières, se substituèrent à eux. Fabrice Hadjadj remarque justement que

l'un des traits propres de la modernité est autant son iconoclasme que sa propension à fabriquer des icônes, sinon des idoles. Elle critique la Bible comme un texte profane, mais elle érige des œuvres profanes en textes sacrés. [...] Citer Nietzsche, Rimbaud ou Péguy sur le mode de la consultation biblique est un acte de modernité, quand bien même on voudrait par là critiquer la modernité. Le problème de la modernité n'est pas tant de refuser l'Évangile que de voir des évangiles partout²².

Simone Weil a bien vu l'absurdité de la situation, qui place savants et écrivains en position de guides.

La mathématique, la physique, la biologie sont aussi étrangères à la direction spirituelle que l'art d'assembler les mots. Quand la littérature et la science usurent cette fonction, c'est qu'il n'y a plus de vie spirituelle. Aujourd'hui plusieurs signes semblent indiquer que dès maintenant cette usurpation des écrivains et des savants a pris fin, bien que les apparences se prolongent. Il faudrait s'en réjouir, s'il n'y avait lieu de craindre qu'ils ne soient remplacés par bien pire qu'eux²³.

Nous en sommes maintenant arrivés à l'ère des coaches et des propagandistes – une ère où un personnage comme Yuval Noah Harari est présenté en une des magazines comme « le penseur le plus important du monde ²⁴ ».

LA POÉSIE

Qu'en est-il de la poésie ? Fait-il la mettre à part, ou l'inclure dans la littérature ? Heidegger remarquait :

Pour nous, la poésie appartient depuis longtemps à la littérature. La pensée aussi du reste. On trouve dans l'ordre que la poésie et son histoire soient traitées par les méthodes de l'histoire littéraire. Il serait vain de

²¹ « Morale et littérature », *OC IV 1*, p. 91 et 93-94.

²² « Modernité contre modernisme. Sur une phrase de Péguy », in *Puisque tout est en voie de destruction. Réflexions sur la fin de la culture et de la modernité*, Paris, Le Passeur, 2014, p. 65-66.

²³ « Morale et littérature », *OC IV 1*, p. 95.

²⁴ Magazine *Le Point*, n° 2403, 20 septembre 2018.

vouloir critiquer, encore plus de vouloir modifier en un jour cet état de chose, qui a des fondements fort lointains. Et pourtant Homère, Sapho, Pindare, Sophocle, est-ce de la littérature²⁵?

Simone Weil, quant à elle, faisait la différence. Il n'est que de songer à la courte liste qu'elle dresse, dans *L'Enracinement*, de ce qui lui semble vraiment pur au sein de la littérature française (étant entendu que pour elle, « la seule force en ce monde est la pureté ; tout ce qui est sans mélange est un morceau de vérité²⁶ »). Pour ce qui est de la prose, elle ne cite que Rabelais, Montaigne (grâce à La Boétie sans lequel, estime-t-elle, il serait sans doute resté dans la médiocrité, au XVII^e siècle Descartes, le cardinal de Retz, Port-Royal, Molière, au XVIII^e Montesquieu et Rousseau. Elle se montre un peu plus large concernant la poésie :

Il faut commencer par Villon, le premier, le plus grand. Nous ne savons rien de ses fautes, ni même s'il y a eu faute de sa part ; mais la pureté de l'âme est manifeste à travers l'expression déchirante du malheur. Le dernier ou presque est Racine, à cause de Phèdre et des Cantiques spirituels ; entre les deux on peut nommer Maurice Scève, d'Aubigné, Théophile de Viau, qui furent trois grands poètes et trois êtres d'une rare élévation. Au XIX^e siècle, tous les poètes furent plus ou moins gens de lettres, ce qui souille honteusement la poésie ; du moins Lamartine et Vigny ont réellement aspiré à quelque chose de pur et d'authentique. Il y a un peu de vraie poésie dans Gérard de Nerval. À la fin du siècle, Mallarmé a été admiré autant comme une espèce de saint que comme un poète, et c'étaient en lui deux grandeurs indiscernables l'une de l'autre. Mallarmé est un vrai poète²⁷.

Qu'en est-il de la poésie aujourd'hui ? Elle n'existe plus qu'à titre de survivance, dans un monde qui s'y rend chaque jour plus imperméable. « Les trois monstres de la civilisation actuelle²⁸ », à savoir l'argent, le machinisme et l'algèbre, en sont venus à peu près complètement à bout. Dans une *start-up nation*, on ne peut même pas comprendre ce que l'expérience poétique signifie. L'œuvre de Simone Weil, cependant, préserve à sa manière un chemin vers elle. Elle nous invite à franchir ce seuil où la poésie redeviendrait audible, ferait à nouveau partie des facultés humaines.

²⁵ *Qu'appelle-t-on penser ?* [1954], trad. Aloys Becker et Gérard Granel, Paris, PUF, coll. « Épiméthée », 1988, p. 233.

²⁶ « Le conte des six cygnes dans Grimm » [1925], *OC I*, p. 58.

²⁷ *L'Enracinement*, *OC V 2*, p. 301.

²⁸ Cahier I, *OC VI 1*, p. 100.